

Les pieds en Provence, le cœur à Muttur, le 2 août 2007.
Johan Pasquet

J'ai passé deux belles années de ma vie à Trincomalee et Muttur, entre mai 2003 et mai 2005, comme responsable de programmes pour Action Contre la Faim.

Quelques semaines après l'assassinat de nos 17 collègues à Muttur, alors en Afghanistan et donc loin des miens et loin du Sri Lanka, j'écrivais à ma mère ces quelques mots : « j'ai du mal à oublier, sauf quand je dors et je travaille, alors je ne fais plus que ça... »

Un an après, j'ai réappris à faire autre chose que de dormir et travailler pour oublier. Mais les images de Muttur et de mes collègues-amis sont toujours présentes dans ma tête : les souvenirs de repas trop épicés pour moi mais à leur goût à eux, les discussions sur la terrasse après de longues journées de « terrain », les derniers tubs tamouls le soir en s'endormant, quand eux s'entassaient à 6 ou 7 dans une chambre pour me laisser l'autre à moi tout seul. Mes coups de gueule sur eux, leur ras-le-bol quand j'en demandais trop... Leur courage après le tsunami, alors que tous y ont laissé des plumes.

Je me souviens le visage de ce gamin de mon âge, Kodeeswaran, que j'ai recruté quelques mois seulement avant de partir du Sri Lanka, et celui de Ketheeswaran, également fraîchement débarqué après le tsunami, avec son look de nounours bien sympathique. Les paroles d'Anandaraj, un homme droit et sensible comme j'en ai rarement rencontré. Physiquement comme moralement, « Anand » était un type costaud, une épaule sur laquelle on s'appuie volontiers. Parmi les détails dont je me souviens, son T-shirt ACF toujours trop moulant pour lui, et ses grosses savates en cuir, alors que nous portions tous des tongs sous le soleil de plomb de Muttur. Et puis l'incontournable Sritharan, la mémoire de Muttur, avec qui j'ai traîné ces mêmes tongs pendant 2 ans, sillonnant les villages, vérifiant que les chèvres distribuées étaient en bonne santé, et s'assurant que nos graines de cacahuètes avaient bien été semées par les paysans du coin...

« Muttur team » avait aussi son doyen : « Ganesh uncle », chauffeur et papa poule de l'équipe, celui qui mijotait de bons petits plats le soir en rentrant du terrain.

Quand j'étais là, il cuisinait un peu de curry à part, un peu moins épicé que celui du reste de l'équipe, pour ménager mes papilles... Tout comme Ganesh, Murali, l'autre chauffeur, était un type très discret, avec un anglais rudimentaire mais toujours un petit sourire pour les expat'. Sans doute pour nous dire qu'il était reconnaissant d'avoir ce boulot, et qu'il était prêt à continuer malgré les événements, tsunami ou guerre civile. Je connaissais moins les 11 autres personnes assassinées, qui sont arrivées dans la tourmente post-tsunami ou après mon départ. La plupart des visages me sont pourtant familiers, je me souviens ici d'un sourire, là d'une amicale poignée de mains, d'hommes et de femmes venus chez ACF pour gagner leur croûte tout simplement, mais fiers de faire ce métier.

Ces gens-là étaient une partie de ce que je suis devenu. Ils sont partis dans des conditions atroces, dans un lieu qui m'était familier : le bureau-maison de Muttur, à la fois lieu de travail et lieu de vie.

En plus de la pièce principale qui servait de bureau et de salle à manger, il y avait une petite cuisine, une salle de bain et deux chambres. L'équipe d'ACF y venait en début de semaine et repartait avant le week-end, en voiture en faisant le tour de la baie de Trincomalee ou par bateau. Je me souviens de nous tous, le soir, portant nos sarongs et torse-nus, bravant les moustiques, discutant des différences culturelles entre la France et le Sri Lanka, fumant quelques cigarettes et, une fois de temps en temps, buvant un peu d'arack, dérogeant ainsi aux strictes règles internes d'ACF avec l'aval du « programme manager », c'est-à-dire moi-même ! Les collègues faisaient tout pour que mes soirées à Muttur avec eux soient agréables.

Un an après, je pense aussi au reste de l'équipe, dont le traumatisme doit être profond, et qui doivent faire face à une situation qui semble s'empirer de jour en jour au Sri Lanka.

Un an après, je tente d'imaginer la souffrance des proches des victimes. J'ai toujours avec moi le papier qui enveloppait un petit cadeau de départ offert par Kodees, sur lequel il avait inscrit : « never, never give up... » Ce message prend bizarrement tout son sens depuis le drame de Muttur, alors que ce qui s'est passé me donnerait envie de tout laisser tomber. Je pense aux parents de Kodees, qui ont perdu un autre fils dans des conditions similaires quelques mois auparavant. J'aimerais un jour avoir l'occasion de leur transmettre ce bout de papier qui signifie beaucoup pour moi.

Amitiés à la famille ACF, et beaucoup de larmes pour nos amis de Muttur.